

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 MAI 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Choses du passé, par Varaine. — Une promenade à Jérusalem, par Philippe Caumont. — Poesie : Printemps, par Pierre Gigo Dutanel. — Nos gravures. — Le pain de la sainte Vierge. — La mode Pratique, par Consine Jeune. — Usages et coutumes, par Ann Séph. — Choses et autres. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait de madame Sarah Bernhardt. — Le premier Mai à Montréal : Le démenagement. — Les filles de l'Empereur d'Allemagne. — L'église du St-Sépulchre à Jérusalem. — Feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage, de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Le public ne doit pas nous tenir responsable du retard apporté dans la publication des articles couronnés, car nous avons attendu longtemps et les manuscrits et la décision.

Certains concours ont été remis à plus tard faute d'un nombre suffisant de concurrents ou par suite de l'infériorité des travaux.

Nous publierons, le 12 mai, l'article couronné sur d'Iberville.



Un aquarelliste de beaucoup de talent Charles Delort, est l'auteur d'un charmant tableau de genre, dont un fac-simile a été publié dans le *Figaro Illustré*, je crois, et que je ne suis jamais las de regarder quand je le trouve dans une maison. Il y en a quelques exemplaires à Montréal, et vous le connaissez peut-être.

Rien de compliqué dans la conception : La grande salle d'un restaurant de nuit à la mode, Bignon, ou le Café Anglais, je ne sais ; les chaises sont couchées sur les tables, pas de verreries nulle part, il est sept heures du matin, l'heure du grand nettoyage quotidien ; au premier plan, un garçon de café et deux Sœurs, deux religieuses, l'une vieille, l'autre une délicieuse tête de vierge ; la première entr'ouvre un grand, un énorme sac dont le fond repose à terre, le garçon y jette des victuailles de toutes sortes ; la seconde tient une chaudière de taille respectable.

Au fond, par la porte donnant sur le palier de l'escalier, on aperçoit deux jeunes femmes aux toilettes voyantes, riches, trop tapageuses, et deux jeunes gens de la haute gomme.

Vous voyez le contraste des deux plans.

Nous sommes au 25 décembre, jour de Noël, on a réveillé pendant toute la nuit, au café ; les deux religieuses sont des *Petites Servantes des Pauvres* qui viennent chercher les débris de la fête, les personnes qui se préparent à sortir sont deux soupeuses et leurs... amis.

La plus vieille des religieuses, vétérante de la vie de dévouement, n'a rien de bien saillant dans

la physionomie, sauf les rides, sillons de années, elle est sortie des rangs du peuple, d'une famille pauvre ; l'autre, aux traits distingués, portait dans le monde un des plus grands noms de France ; toutes deux servent les pauvres.

Ce tableau est bien conçu, c'est l'œuvre d'un artiste sérieux.

Je l'examinais donc une fois de plus, dimanche dernier, quand un ami me dit :

— Une jolie pensée bien rendue ! C'est un dur métier que de mendier ainsi, et cependant je vois ces femmes le faire tous les jours.

— Comment, vous les voyez ?

— Mais oui, Montréal possède, depuis un an environ, une maison dirigée par les *Petites Servantes des Pauvres* ; elle est située à la Pointe Saint-Charles, rue Forfar, n° 105, et rend déjà beaucoup de services. Au fait, lisez donc l'article que M. l'abbé Bruchési vient de publier dans le *Canada Français*, et vous serez fixé à ce sujet.

En effet, je feuilletai le second volume de cette excellente revue, et je trouvai les renseignements les plus complets sur cette institution.

Partout où elles passent, les *Petites Servantes des Pauvres* laissent dans chaque maison la circonférence suivante :

Cette institution, répandue maintenant dans toutes les parties du monde, vient de s'établir en cette ville, sous le patronage de Monseigneur l'Archevêque. Son but est de procurer un asile, pour le reste de leurs vie, aux vieillards des deux sexes, pauvres ou infirmes, d'un caractère respectable, et âgés au moins de soixante ans. Aucune distinction n'est faite en ce qui concerne la croyance ou la nationalité.

Les Sœurs ont pourvoir au vêtement, à la nourriture de ces vieillards, à les soigner dans leur maladie. A cet effet, elles n'ont pas de revenus, elles ne reçoivent pas de pensionnaires, mais vivent entièrement de charité. En conséquence, elles vont elles-mêmes quêter dans les maisons, les hôtels, les marchés, etc.

Toute sorte de don en argent, vieux vêtements, restes de table, légumes, viandes, est reçue avec reconnaissance et utilisée au profit des habitants de l'asile.

C'est là toute la réclame qu'elles font au nom de la charité, et il est difficile de résister à une demande aussi simple et aussi touchante.

Et notez bien que cette condition d'être absolument pauvre pour obtenir l'entrée de la maison est toujours exigée, et je vous citerai l'exemple suivant :

Il y a un mois environ, deux citoyens vinrent trouver le Dr Laberge, médecin de la ville, et lui dirent que dans une vieille mansarde du Griffintown vivait un vieillard dans le dénuement le plus complet. La maison où il avait trouvé refuge menaçait de s'écrouler sur cette ruine de la vie. Ce qu'il mangeait, on ne le savait guère, mais les jours sans pain devaient être nombreux pour lui, car il sortait rarement, retenu qu'il était par les infirmités et la maladie.

On visita la maison, et l'inspecteur des bâtiments décida de la faire abattre ; mais que faire du vieillard ?

C'est alors que le Dr Laberge pensa aux *Petites Servantes des Pauvres*, et c'est à elle qu'il s'adressa pour prendre soin du malheureux.

Cependant, comme le bruit s'était répandu que ce vieil homme était avare et qu'il devait posséder quelque chose, malgré ses apparences de misère, le médecin en fit part à la Sœur, mais aussitôt il fut arrêté par cette réponse :

— Pardon, docteur, inutile d'aller plus loin, car du moment où cet homme peut subvenir en partie à ses besoins, il nous est impossible de le prendre chez nous ; nos règlements ne nous permettent de recueillir non des pensionnaires, mais des vieillards absolument pauvres.

On ne dira donc pas que ces religieuses ont l'intention de beaucoup s'enrichir.

La communauté des *Petites Servantes des Pauvres* est de fondation très récente, puisqu'elle ne date que de 1841, alors qu'elle a été établie à St-Servan, en face de Saint-Malo, par M. l'abbé Lapaille.

La première religieuse fut Marie Jamet, une pauvre fille du peuple.

L'abbé Lapaille et la Sœur Marie vivent encore et, aujourd'hui, l'ordre comprend 4,000 Sœurs et 254 maisons, répandues dans toutes les parties du monde.

A Montréal, il y a cinq Sœurs ; deux Françaises, une Canadienne, une Acadienne, et une Belge.

Une de nos gravures représente une scène de démenagement.

Certes le sujet n'est pas neuf, puisque nous assistons tous les ans à pareille épopée à ce transport de meubles qui ne s'effectue jamais sans accident.

Cette fois le désastre est plus grand que de coutume ; il s'agit d'un véritable naufrage en pleine rue et quand on sait que l'opération du démenagement est rarement à forfait, mais à tant l'heure, on peut comprendre le désespoir accentué sur le visage du locataire qui fait transporter ses dieux lares dans un autre lieu.

Le *policeman*, vieux style — car depuis l'avènement du colonel Hughes, tout est bien changé — fidèle à ses habitudes de flânerie, est appuyé sur la balustrade et regarde d'un air narquois cet accident, qui est tout un malheur pour le pauvre propriétaire des meubles.

Déménagez le moins possible, c'est ce que je vous souhaite, devenez propriétaire de l'immeuble que vous occupez, mais de celui-là seulement, c'est là l'objet de mes vœux.

Et si je fais cette restriction, croyez bien que c'est avec intention.

L'homme qui a sa maison, la maison qu'il occupe seul, est respectable à tous les points de vue ; il a prouvé généralement qu'il était économe, sobre, rangé, et qu'il n'avait en vue que le bonheur de sa famille.

Ce propriétaire aime d'ordinaire son prochain et, selon la vieille devise : *donne mercy à faible et force à superbe*.

Quand à l'autre, le propriétaire qui a des locataires, il est parfois bon, mais il justifie souvent aussi le nom de *M. Vautour*, qu'on lui a donné.

M. Vautour, ou Mme Vautour, est une bête malfaisante dont il faut se défier, car il est prêt à tout faire, au nom de la loi, et s'il n'y avait pas le juge pour le mettre parfois à la raison, cet être là ruinerait tous ceux qui entrent en relations avec lui.

A l'aide d'un bail qui lui donne des droits draconiens et que l'on signe, en se fiant à la parole que M. Vautour donne qu'en certains cas, « on s'arrangera toujours bien », qu'il « n'est pas un tigre », et qu'il a « du bon sens », il profite de la plus petite occasion pour faire à son locataire toutes les méchancetés possibles.

Il y aurait quelque chose à faire pour résister aux sauvages attaques de M. Vautour, c'est de se liguier contre lui, de former une association des locataires et de s'entendre pour lutter contre ce fauve.

Je connais des faits inouïs qui viennent de se passer, et si l'espace qui m'est réservé n'était pas aussi court aujourd'hui, je vous en citerais quelques-uns, mais je ne le puis aujourd'hui.

Au moment de terminer ma causerie, on me fait observer que *LE MONDE ILLUSTRÉ* entre aujourd'hui dans sa cinquième année, et que j'écris mon deux cent neuvième *Entre-Nous*.

Je consulte l'almanach, il est du même avis.

Déjà quatre ans écoulés ! Nous voilà donc de vieilles connaissances, d'anciens amis qui, sans nous connaître, nous retrouvons chaque semaine ensemble par l'intermédiaire du journal, qui a réussi au-delà de toute espérance, en dépit du silence que nombre de nos confrères ont voulu faire autour de lui, à ses débuts.

Un jour que Provencher était appelé à faire le premier article, sorte de profession de foi, d'un nouveau journal, dont il prévoyait cependant la fin prochaine, il n'écrivit que dix lignes qui pouvaient se résumer ainsi :

Nous publions aujourd'hui notre premier numéro, et il est utile de dire que nous ne comblons aucune lacune, qu'aucun besoin d'un nouveau journal ne se fait sentir, et que si nous le publions c'est à nos risques et périls. L'achète qui voudra ; s'il sait plaire à ses lecteurs, il aura du succès, sinon il ira rejoindre la majorité, la grande majorité des journaux tués sous leur propriétaire.

Malheureusement, il n'écrivit que cet article, et le journal sombra bientôt.

LE MONDE ILLUSTRÉ est le seul dont on puisse